

# Pour une visibilité de la traduction? L'autotraduction en tant que produit culturel dans le champ littéraire

Patricia López López-Gay<sup>4</sup>

Universitat Autònoma de Barcelona

Departament de Traducció i d'Interpretació

New York University

Spanish & Portuguese Languages and Literatures

pl751@nyu.edu

Si l'on applique la théorie du champ littéraire de Pierre Bourdieu (1992) au cas de la traduction, le traducteur est un producteur culturel qui interagit avec d'autres agents du champ littéraire. Auteur et traducteur sont des sujets historiques adoptant inévitablement une position idéologique par rapport aux normes et aux usages « communs » du champ culturel, en traduction comme en littérature dite « originale ». Dans le cas de l'autotraduction (où l'auteur traduit lui-même son œuvre), la double position du producteur interculturel permet une marge de liberté plus large qu'à l'accoutumée face aux règles du champ.

Ce qui est exceptionnel dans l'autotraduction, c'est l'autorité détenue par les autotraducteurs en tant qu'auteurs, voire la liberté dont ils bénéficient face aux usages et aux normes précitées, *dans les limites que connaît toute traduction* : existence d'un monde fictionnel préétabli et possibles contraintes liées à la commande de la traduction (Tanqueiro 2000, López L.-Gay 2005).

## Traduction et résistance

On peut être d'accord avec Antoine Berman lorsqu'il dit que la traduction n'est pas une simple médiation, mais un processus où se joue notre rapport avec l'Autre (Berman 1984, 1999) : un processus qui est en étroit rapport avec la pensée de l'Autre, avec son esthétique et sa culture, et qui implique par conséquent des perspectives tout autant anthropologiques que linguistiques ou littéraires.

Dans la foulée de Berman, Lawrence Venuti entend combattre entre autres par son ouvrage *The Translator's Invisibility* (1995) l'invisibilité des traducteurs et des traductrices dans l'espace occidental. En Occident, l'idéal de traduction est avant tout fondée sur les concepts d'*équivalence dynamique* et de *traduction dite communicative* préconisés par le linguiste Eugene Nida depuis les années 60 (voir notamment *Toward a Science of Translating*, 1964). Ceci débouche toujours d'après L. Venuti sur le fait que non seulement la traduction doit être une expression

4. J'aimerais remercier spécialement Mme le Prof. Beth Epstein de l'Université de New York à Paris pour son aide et son support dans la préparation de cet évènement.

« naturalisée » dans la langue d'arrivée, mais elle doit également renvoyer le lecteur-cible aux « façons d'être » qui sont propres à sa culture.

Les conséquences d'un tel régime de traduction sont, selon le théoricien, très loin d'être négligeables.

D'une part, l'impératif dictant l'effacement des traces de la réénonciation n'est pas étranger, on le sait, à la marginalisation des activités de traduction et au piètre statut économique, juridique et social des traducteurs.

D'autre part, l'adoption du critère de la lisibilité (*fluency*) revient le plus souvent à l'annexion des textes étrangers, à la quête du Même au prix de l'Autre.

L. Venuti (1995, 1998) se destine à un public hétérogène composé entre autres de traductologues et de critiques littéraires, mais il s'adresse avant tout aux traducteurs et aux lecteurs des traductions. Loin d'être les simples relais du discours social dominant, les traducteurs ont le pouvoir, affirme-t-il, de faire de leur travail une pratique lucide, engagée et transformatrice.

Dans le but de contrer de manière déterminante l'invisibilité des traducteurs, Venuti (1995) propose la constitution d'une tradition contestataire du traduire (« la face cachée, le continent noir de l'histoire de la traduction occidentale », comme l'évoquerait A. Berman), au nom d'une traduction visible qui n'efface pas l'original (qui n'efface pas l'Autre), une traduction qui puise dans des discours marginalisés aptes à manifester l'Étranger du texte de départ. Une telle pratique permettrait idéalement et avec le temps une déstabilisation des normes et des valeurs du Propre qui est selon Venuti souhaitable dans tout champ culturel. Ce théoricien et praticien de la traduction invite dans la même optique militante à une mise au jour du socle idéologique de nombre de traductions qui se donnent pour transparentes, et de leur dénaturalisation. Il faudrait non seulement montrer l'idéologie derrière toutes ces traductions, mais aussi en offrir de nouvelles (*retraduction*).

Nulle traduction n'est innocente. Nulle théorie ne l'est non plus. Que l'on adhère ou non à ces voies d'action en traduction, dont la pertinence dépendra, comme le rappelle bien L. Venuti, du type du texte ainsi que du contexte littéraire et historique où ce dernier s'insère, il faudrait néanmoins se féliciter du fait qu'il existe d'autres façons de faire (d'autres propositions d'action) en traduction, en littérature. Le mouvement enrichit le champ littéraire.

Lawrence Venuti appelle de ses vœux une participation publique accrue du traducteur dans l'espace littéraire, ce qui nous semble également nécessaire et souhaitable. Les traducteurs devraient écrire davantage de préfaces, d'articles, accorder plus d'interviews, et, pourquoi pas, participer aussi à des actes comme celui qui nous réunit aujourd'hui à l'Université de New York à Paris, où des traducteurs (des auteurs qui traduisent et se font traduire aussi) viennent partager leurs expériences.

### **Autotraduction et (in)visibilité**

On pourrait se demander à présent si l'autotraduction qui nous occupe aujourd'hui pourrait apporter quelque chose au combat pour la visibilité du traducteur, de la traduction en tant qu'espace de partage et d'échange.

Au premier abord, on pourrait penser que dans un marché littéraire où l'original est traditionnellement considéré comme supérieur à la traduction du fait de la sacralisation de la figure de l'auteur (et du fait que pour certains la traduction dite « parfaitement fidèle » est un impossible), l'autotraduction pourrait en principe venir effacer cette hiérarchie. En fin de compte, l'auteur traduit lui-même un texte qui pourrait être reçu comme original dans le champ culturel d'arrivée. Dans la double position qu'occupe l'autotraducteur au sein du champ littéraire, celle de l'écrivain éclipserait en l'occurrence celle du traducteur devenu invisible ; se réaliserait ainsi la traduction dite « idéale » en Occident, celle qui efface toute trace de l'original (et par conséquent, d'après A. Berman et L. Venuti, de l'Autre).

Mais n'oublions pas que, ainsi que nous l'annoncions au début de cette intervention, la marge d'action de l'auteur-traducteur face aux règles et aux usages — de la traduction, de la littérature — qui dominent le champ culturel dans un contexte historique donné sera bien plus large que celle du traducteur dit « ordinaire ».

Prenons un exemple que nous connaissons bien où l'on se penche sur la question de la *visibilité* versus l'*invisibilité* en traduction (ici en l'autotraduction), celui de *Federico Sánchez se despide de ustedes* (Semprún 1993b), autotraduction espagnole de l'original français *Federico Sanchez vous salue bien* (Semprún 1993)<sup>5</sup>.

La traduction *Federico Sánchez se despide de ustedes* est vendue comme original sur le marché littéraire espagnol. Dans le champ littéraire, la traduction devient alors à première vue *parfaitement invisible*. La traduction remplace de *facto* l'original.

Pourtant, lorsque le récepteur entreprend la lecture intime de cet ouvrage, le métadiscours sur l'écriture (sur la réécriture ou autotraduction) lui révèle sans réserve le statut de traduction du texte. Ce texte se dit, se veut traduction, et cela enrichit sans doute l'original, dans la mesure où se prolonge ainsi le jeu sur le pacte de lecture. Mais cela est une autre histoire, comme on dit dans ce pays.

Dans le but d'illustrer nos propos, voici une des traces textuelles identifiées par nos études comparatives entre original français et traduction espagnole:

*Le fait d'écrire en français ôtera sans doute de la chaleur, du mordant, au récit. Mais ce que je perdrai littérairement de ce côté, je pourrai le gagner du côté de la rigueur.*

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas parce que je suis à la Moncloa,... (Semprún 1993a: 97)

*Sin duda, el hecho de haber escrito primero en francés —además de ser un ejercicio bilingüe inédito para mí y no desprovisto de enseñanzas— quitará morbo y mordiente a este relato. Pero lo que pierda por este lado se verá, por otro, compensado por un mayor rigor literario. Y es que, a fin de cuentas, no quería escribir un*

5. Voir également l'entretien personnel maintenu à ce sujet avec Jorge Semprún, paru dans ce numéro. «Conversación con Jorge Semprún. Sobre la autotraducción. De los recuerdos, y de su reescritura.»

*libro de memorialista, de cronista. Tampoco un libro de ensayista con documentos y notas a pie de página. Todas estas formas narrativas eran concebibles, pero lo que yo quería escribir, esta vez, era un libro de novelista.*

Sea como sea, no será por estar en La Moncloa,... (Semprún 1993b : 90)

Nous ne pouvons malheureusement pas nous attarder sur les détails de ce fragment éloquent que l'auteur-traducteur-narrateur-personnage principal de Federico Sánchez se despide de ustedes substitue au passage original français.

Notons néanmoins que par l'autotraduction espagnole s'accomplit, malgré tout signe paratextuel initial, la mise en lumière de l'agent traducteur et de la traduction en-tant-que-texte que proclame Lawrence Venuti (1995, 1998, 2000).

### Des questions ouvertes

Nous terminerons donc par une interrogation : pour ceux qui pensent, comme moi, que L. Venuti a eu raison de dénoncer l'invisibilité du traducteur au sein du champ culturel, quelles devraient être les orientations positives de l'identité du traducteur devenu « visible », et ceci d'après les théoriciens, d'après les traducteurs eux-mêmes, et d'après les lecteurs? Quel cadre devrait désormais accueillir le traducteur qui ne se satisfait plus d'être qu'un « médiateur inter-linguistique » ?

Il est vrai que certains pourraient aussi se demander simplement si une telle visibilité du traducteur est souhaitable à l'heure actuelle. Tournons-nous maintenant vers la présentation du professeur Parcerisas sur un cas très particulier — extrême, dirais-je — d'invisibilité en traduction littéraire.